

FEUILLETON DU "SAMEDI", 4 AOUT 1900 (1)

LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ECOSSE

XL. — LA BARQUE BRETONNE

(Suite)

Et une fois embarqué, ayant rendu à maître Jean Dacier, son fidèle et affectueux intendant, les saluts que, de loin, il lui adressait encore, il s'était irrémédiablement détourné, afin de ne point faiblir, de ne rien regretter de ce qu'il quittait.

La barque doubla les caps hérissés de rocs aigus et sombres, hantés par les tempêtes où chaque année vient mourir quelque épave nouvelle.

Il s'enfonça dans le brouillard.

Puis le vent, changeant de direction, emporta les nuées.

Alors une dilatation profonde souleva la poitrine d'Henri de Mercourt.

Dans un scintillement de soleil, la terre venait d'apparaître au nord !

— L'Angleterre ! s'écria-t-il en étendant le bras.

— L'Angleterre et ensuite l'Ecosse ! ajouta Lucien.

— Hurrah ! lança Joë en se dressant de toute sa hauteur.

Le vicomte de Mercourt dit alors au pêcheur :

— Gouverne droit vers l'embouchure de la Tamise.

Et s'adressant à Julien :

— Nous nous séparerons là !

Sa voix avait pris un grand accent d'affection en prononçant ces paroles.

Il s'était attaché à l'enfant, au jeune homme.

Il l'avait élevé avec des intentions presque paternelles, et maintenant chacun d'eux allait courir des dangers différents. Il ne serait plus auprès de Julien pour veiller sur sa vie, et peut-être ne se reverraient-ils plus... que là où, dit-on, errent les âmes des trépassés !

Le vicomte descendit dans l'étroite cabine ménagée dans les flancs de la barque.

Il en ressortit un moment après.

Il était presque méconnaissable.

Des vêtements d'hommes du peuple le couvraient : sur sa tête était le lourd bonnet des pêcheurs de la côte de Douvres.

— A toi, Martial, dit-il, puisque tu veux partager ma fortune. Tu es de la même taille et à peu près de la même corpulence que le plus âgé de ces matelots ; échange ton vêtement contre le sien : il y gagnera.

Il y ajouta quelques livres d'argent de France et le marin, heureux de l'aubaine, céda volontiers sa défroque contre le bel habit de l'écuyer.

Le seigneur de Kervien, attirant alors à l'écart le fils de l'intendant, partagea entre eux deux la lourde somme d'or dont il s'était muni, une bourse aux flancs épais qu'il laissa sous le costume de gentilhomme dont il venait de se défaire.

Un large et solide couteau au manche de corne et de fer et qui, ouvert, valait un poignard, tomba de la poche de Henri de Mercourt.

Il la ramassa et dit à Martial Dacier :

— Quelle arme avais-tu en venant me rejoindre ?

— Mon épée, monseigneur...

— Ne m'appelle plus monseigneur. Tu m'appelleras Lionel : cela porte bonheur. Lionel signifie lion. En outre, tu me tutoieras.

— Monseigneur !...

— Il le faut ! répliqua le gentilhomme avec un ton d'autorité.

L'écuyer s'inclina.

— Quant à toi, tu resteras Martial. Ce nom te va bien. Tu disais donc que tu n'avais que ton épée. C'est trop et trop peu. Le patron de la barque a un couteau presque semblable au mien, un couteau de marin, une arme terrible. Achète-le-lui. Il rapportera ton épée à ton père.

Martial obéit et obtint du marin breton qu'il lui cédât son coutelas.

La barque longeait la côte anglaise, à quelques encablures à

peine ; une embarcation, un sloop de guerre parut derrière les rochers.

La barque française hissa toute sa voile et força à l'est pour éviter sa poursuite si les hommes du sloop avaient quelque velléité de venir la visiter.

Les voyageurs franchirent ainsi, à toute vitesse, l'embouchure de la Tamise.

Le sloop ne se voyait plus.

La côte était déserte.

— A terre ! commanda celui qui, ayant renoncé à son nom et à son titre de Henri de Mercourt, seigneur de Kervien, ne s'appelait plus que Lionel.

Joë amena les bonnettes : les focs s'abattirent en claquant.

Et, portée par sa grand'voile seule la barque pointa vers le rivage. Henri de Mercourt s'approcha alors de Julien, silencieux et ému.

— Julien, mon enfant... nous allons nous séparer.

Une larme mouilla les yeux du jeune homme.

— Allons, pas de faiblesse. Notre destinée nous entraîne ; chacun nous allons vers elle. Mais peut-être nous retrouverons-nous. Julien, mon enfant, toi que j'ai une sorte de joie à nommer ainsi, laisse-moi te faire une dernière recommandation. Tu vas défendre ta reino ; mais tu portes aussi avec toi l'espérance de revoir ta famille ; fais ton devoir, mais que cette pensée t'empêche de t'exposer inutilement. Songe qu'une mère et qu'un père pleurent peut-être ton absence et t'attendraient toujours.

— Mon second père... mon bienfaiteur... balbutia le jeune homme.

Et s'agenouillant :

— Donnez-moi votre bénédiction.

Alors, debout sur la mer puissante, en face de la terre qu'on eût dit attentive, sous les cieux infinis, le gentilhomme posa sa main sur le front incliné de l'adolescent.

— Julien, mon enfant, mon ami, je vous aime et je vous bénis.

Le relevant, il l'embrassa affectueusement.

Puis, le conduisant dans la cabine, il prit, sous ses vêtements, la bourse qu'il y avait laissée. Et la lui tendant :

— N'essayez pas de la refuser ; ce serait la première désobéissance dont vous m'affligeriez. Prenez-la, elle est pleine d'or. Vous en aurez besoin.

La barque approchait de terre.

Julien, incapable de maîtriser son émotion, laissait les larmes couler sur son visage.

La voile s'abattit tout à coup ; les marins, avec des harpons, accrochèrent la barque au flanc d'un rocher.

Henri de Mercourt, ou plutôt Lionel, se jeta encore une fois dans les bras de Julien. Ils restèrent longtemps entrelacés.

Puis le gentilhomme s'arrachant brusquement à leur étreinte, mit le pied sur le bastingage. Son regard chercha Joë : il lui tendit les deux mains.

— Joë, je te le confie, prononça-t-il en lui désignant le jeune homme.

Un serment expressif sortit de la bouche de l'ancien pirate.

Celui qui, à partir de cette minute, n'était plus que Lionel prit son élan et alla tomber sur le rocher où se trouvait déjà Martial, veillant sur son débarquement.

— Adieu ! lui cria encore la voix de Julien.

— Adieu, adieu ! répondit son ancien bienfaiteur.

— Que notre sainte Dame d'Auray vous ait en sa garde ! prononcèrent gravement les matelots.

Quant à Joë... le colosse, révolutionné sous son épaisse enveloppe comme il n'aurait cru l'être, incapable de proférer une parole, il levait son bras vers le ciel.

Et la barque repartit vers l'est, tandis que, debout sur le rocher désert, les deux voyageurs débarqués faisaient encore des signaux de reconnaissance... puis disparaissaient, s'enfonçant dans les terres, allant vers l'inconnu !

XLI. — LA PATRIE

Le soir tomba bientôt. L'après vent du septentrion roulait, en volutes sombres, la mer contre l'étroite embarcation.

Les agrès sifflaient. Avec des halètements terribles, la barque soulevée s'abattait dans le creux profond des vagues.

Le timonier était fatigué et considérait avec anxiété le fond incertain de l'horizon, redoutant la lutte contre la mer durant la nuit, étant donné qu'il lui était interdit d'aller relâcher dans un des nombreux petits ports qui jalonnent la côte.

Il y avait en effet tout à craindre des agents anglais.

Joë s'approcha alors de lui :

— Je connais ces parages, y ayant longtemps navigué, dit-il. Si vous y consentez, je vous remplacerai.

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.